

RÊVERIES CARCÉRALES AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

MUSÉE DES BEAUX-ARTS D'AGEN

23/08 ■ 13/11

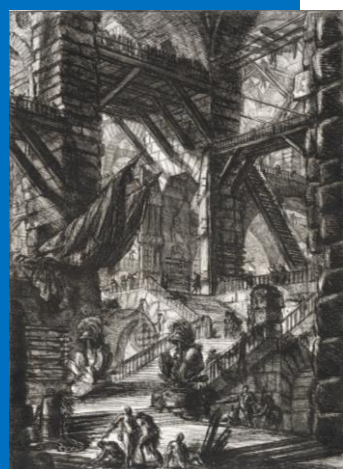
DOSSIER DE PRESSE

Rêveries carcérales au Siècle des Lumières

Consciente du poids de l'histoire carcérale encore palpable dans ses murs, l'équipe du musée des Beaux-Arts d'Agen a souhaité profiter de l'installation de l'exposition d'Arnaud Théval, *L'œilleton inversé-la prison vidée et ses bleus* à l'église des Jacobins, pour s'interroger sur la notion d'enfermement et mettre en valeur les importants témoignages encore existants de son ancienne affectation.

C'est en 1767 que la municipalité acquiert l'hôtel de Vaur, contigu à l'hôtel d'Estrades, alors siège du pouvoir communal, pour se doter d'un bâtiment dédié aux prisons. Ce souci est bien une constante du Siècle des Lumières. En effet, le XVIII^e siècle connaît une émulation entre philosophes, lettrés, notables et artistes à propos des conditions des individus. L'enfermement est au cœur des réflexions sur la condition humaine, le désir d'égalité et d'une plus grande justice, vecteurs du sentiment d'appartenir désormais à une nation. La prison devient un sujet à part entière. Sujet de débats d'abord, inauguré avec les passages qu'y consacre Montesquieu dans *L'Esprit des lois*, qui se concrétise par de nombreux projets de prisons idéales, aérées, fonctionnelles et hygiénistes. Mais aussi sujet de prédilection des artistes, les peintres et les gravures en tête. Néanmoins, un graveur se détache notablement en délivrant une série d'eaux-fortes montrant de vastes espaces fermés bouchés par des arches, barrés par des escaliers sans début ni fin, scandés par des cordes. Ils sont le reflet, extrêmement moderne, des méandres de l'âme humaine où la petitesse de personnages représentés donne un sentiment de déséquilibre, de malaise, de chute vertigineuse. On sait que Goya, si présent au Musée avec cinq tableaux légués en 1899 par le comte de Chaudordy, s'est beaucoup inspiré des gravures de Piranèse, très proches de sa propre réflexion sur la condition humaine. Les visages de ses personnes paraissent aussi perdus que les figures qui errent dans ce circuit fermé constitué par le monde irréel des prisons piranésiennes. Les prisonniers, esseulés et désespérés, sont, dans le même temps, jugés dignes d'intérêt et les artistes s'y intéressent, privilégiant d'abord des personnages historiques avant d'élargir la représentation aux anonymes. Un très beau tableau, repéré dans les réserves au moment de la préparation de l'exposition et restauré pour l'occasion, traduit cet engouement artistique européen.

Le Musée tient vivement à remercier ici ses partenaires principaux : le musée de Gajac à Villeneuve-sur-Lot, qui a prêté vingt-et-une œuvres réalisées par Piranèse, et le Centre de Conservation et Restauration du Patrimoine Artistique de Gaillac, chargé de la restauration du tableau redécouvert. C'est une révélation et gageons que cette œuvre en quête d'auteur retrouvera bientôt son identité tant elle a interpellé les quelques spécialistes qui ont déjà eu le plaisir de la découvrir et de l'étudier.

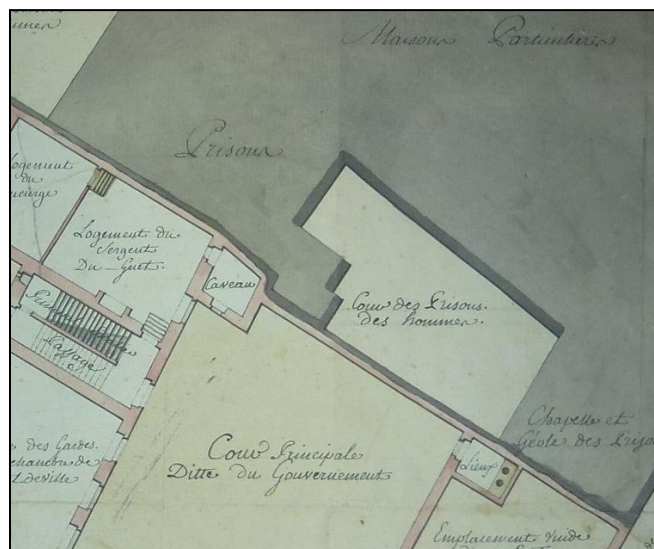


Des prisons au Musée



Jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, les sièges du pouvoir politique, réparti entre la municipalité et l'évêque, abritent en leurs murs des lieux d'enfermement pour les détenus. Si la cathédrale Saint-Etienne et ses bâtiments canoniaux ont été démolis au début du XIX^e siècle, les sous-sols du Musée (salles de Préhistoire et de minéralogie) et des portes réparties dans les différentes salles du parcours témoignent encore de la présence d'une « conciergerie » dans les anciens hôtels de Vaur et Vergès. Dirigée par le concierge, cette prison ordinaire abrite alors les détenus en attente de jugement. En effet, l'incarcération n'est pas encore une peine. A la Révolution, le nombre de prisonniers atteint 200 personnes en 1793, alors même que la prison municipale n'occupe que l'hôtel de Vaur depuis 1767. Les criminels occupent les sous-sols alors que les prévenus et les condamnés sont répartis dans les étages. Sans préau et sans grande cour, l'état d'insalubrité conduit la municipalité à annexer l'hôtel Vergès voisin en 1812. La prison demeure dans ces deux hôtels particuliers jusqu'à son transfert dans un établissement moderne construit près du nouveau tribunal et de la préfecture en 1864.

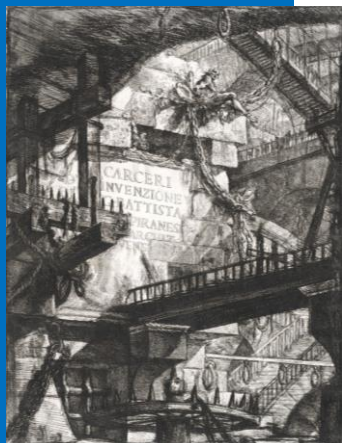
Les projets, jamais réalisés, de l'ingénieur Antoine-François Lomet (1759-1826) exposés ici montrent la répartition des bâtiments en 1786. L'actuel théâtre Ducourneau et la rue Molière ont depuis remplacé la maison commune (l'ancienne mairie) et la plus grande partie de l'hôtel d'Estrades, ancienne maison du roi, où logeait le sénéchal (officier local de l'administration royale). Ces dessins soulignent l'engouement des dirigeants et des artistes du Siècle des Lumières pour la modernisation et les « embellissements » des centres villes et pour la construction d'édifices publics. Si le programme de la maison commune se concentre sur la réfection des espaces de prestiges (théâtre municipal, beffroi, pièces de réception), il souligne aussi l'imbrication de ces derniers avec les lieux d'enfermement municipaux.



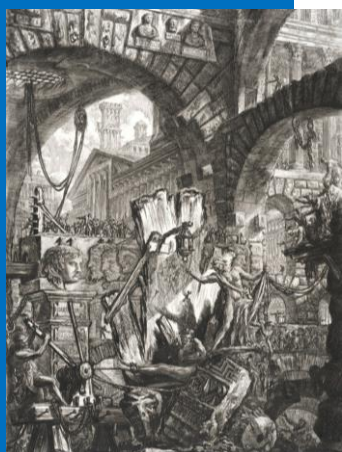
A.-F. Lomet,
Prisons et cour des prisons des
hommes (détails)

Le projet piranésien

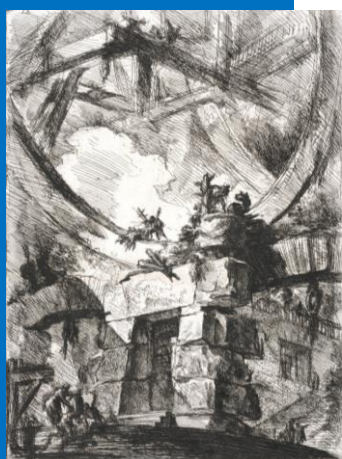
Les prisons ne présentent aucune architecture spécifique jusqu'au deuxième quart du XIX^e siècle, malgré l'exemple pionnier de la prison de la ville de Gand en 1775 (bâtiment pentagonal) et les projets d'architectes visionnaires, tel Claude-Nicolas Ledoux (prison d'Aix-en-Provence, 1786). Les peintres et les sculpteurs ne se sont, quant à eux, d'abord intéressés à la prison que pour servir de cadre à des scènes religieuses (la délivrance de saint Pierre par exemple) ou profanes (scènes historiques ou issues de romans). Il revient aux arts de la scène d'avoir isolé le motif de la prison pour en faire un sujet autonome. Des compositions gravées ont gardé le souvenir des scénographies de Ferdinando Bibiena, de Marco Ricci et de Filippo Juvarra qui ont été une des sources d'inspiration essentielles de Giovanni Battista Piranesi (1720-1778).



Né près de Venise, ce fils de tailleur de pierre suit une formation d'architecte. Installé à Rome, il nourrit une passion pour les monuments antiques romains qu'il s'attèle à étudier, dessiner et graver. Il n'a pas son pareil pour décortiquer l'anatomie des édifices, qu'il restitue dans un état de délabrement pour mieux souligner leur grandeur, dans une série de recueils édités à partir de 1743. Il s'empare de la technique de l'eau-forte sur cuivre, en renouvelle les procédés pour en améliorer les effets. Ses compositions théâtrales, avec des architectures monumentales voûtées, vues de biais, et des arches, rendent encore plus infimes les personnages qui semblent errer dans ces espaces gigantesques. Elles traduisent son imagination dramatique et son obsession pour *le sublime*. Théorisée par le philosophe Edmund Burke en 1757, cette thèse tente d'expliquer les sensations éprouvées face à des paysages, des architectures et épisodes météorologiques (orages) et phénomènes naturels (éruption volcanique). Piranèse se concentre sur les vifs sentiments éprouvés devant des architectures colossales, souvent instables. Il s'intéresse à l'angoisse née de l'impression d'enfermement que procurent certains cuivres, que ce soit pour des vues de prisons, de chambres sépulcrales ou d'intérieurs de villas tirées de divers recueils.



Cependant, c'est avec la série consacrée aux Prisons, publiée une première fois en 1750, puis rééditée en 1761 avec l'ajout de deux planches, que l'artiste rompt avec la tradition classique avec l'apport de nombreux détails et une plus grande intensité des noirs. Grâce au prêt généreux du musée de Gajac à Villeneuve-sur-Lot, nous pouvons présenter quatorze gravures, sur les seize que compte la série. Ce tirage de Firmin-Didot vient s'ajouter à sept gravures extraites d'autres recueils et qui traduisent toutes les recherches de leur auteur autour de la notion d'enfermement.



Une œuvre redécouverte



Anonyme. France,
Scène de prison
dite *Prisonnier désespéré au milieu de ses geôliers*
Vers 1770

La préparation de cette exposition a motivé la restauration de ce tableau, conservé dans les réserves depuis son entrée au Musée en 1985, par le Centre de Conservation et Restauration du Patrimoine Artistique de Gaillac en juillet-août 2017. Le sujet, une scène de prison, correspondait idéalement au propos développé autour des eaux-forts de Piranèse.

L'étude menée en marge de la restauration a permis de réfuter l'ancienne attribution de l'œuvre au peintre napolitain Salvador Rosa (1615-1673) et de proposer une exécution française dans les années 1770. Le travail d'allègement des vernis oxydés a révélé le fond du tableau, les ombres du personnage principal et de la jarre posée dans la partie inférieure gauche et a permis de mieux apprécier le travail d'empâtements des vêtements et des armures des personnages. Cette touche presque esquissée confère à l'œuvre la spontanéité d'une bambochade ou d'une œuvre préparatoire pour un tableau, exécuté ou non. Des spécialistes de la peinture française des XVII^e et XVIII^e siècles ont proposé d'orienter les recherches en direction du peintre Jean-Jacques Durameau, auteur du plafond de l'Opéra du château de Versailles (1769-1770), ou de Jean-Simon Berthélémy.

Le tableau d'Agen correspond vraisemblablement à une scène historique dont le sujet n'a pas encore été élucidé mais les costumes autorisent à la situer sous la Renaissance. Un homme, vêtu d'un pourpoint rayé, est assis, environné de soldats. Il s'effondre tandis qu'un homme à l'arrière l'interpelle en le montrant du doigt. Une sentence aurait-elle été prononcée ? Un soldat, vu de profil, semble faire irruption dans le champ, à droite. Le cadre de la scène, encadré par deux murs, donne l'impression d'assister à une scène qui se joue dans un théâtre avec un décor d'un cachot. Néanmoins, la présence de l'épée du personnage principal, posée à ses côtés contre le parapet, est énigmatique, à moins que le peintre l'utilise pour incarner le rang prestigieux du détenu. Et on songe dès lors au prisonnier le plus célèbre de la Renaissance, François I^{er} lui-même, capturé à Pavie en 1525 et emprisonné en Espagne jusqu'à sa libération en échange de ses propres fils. Nous émettons prudemment l'hypothèse que le peintre a représenté le roi otage dans les geôles madrilènes au moment où il reçoit une nouvelle qui le terrasse, en présence de l'empereur Charles Quint. En effet, les traits du personnage de droite se rapprochent de ceux du monarque habsbourgeois.

Autour de l'exposition



Dimanche 03 septembre

Visite guidée à 16h, avec Emilie Breuillé, médiatrice culturelle.

Dimanche 01^{er} octobre

Projection documentaire « Piranèse : Les prisons imaginaires », Gallix production, 2014. 10h-12h30 13h30-18h.

Jeudi 05 octobre

MIAM (Midis Au Musée) Piranèse, de gravures et de prisons, par Nathalie Lacroix, historienne de l'art. 12h15.

Dimanche 15 octobre

Visite guidée à 16h, avec Adrien Enfedaque, conservateur du patrimoine du Musée des Beaux-Arts d'Agen.

Dimanche 5 novembre

Visite guidée à 16h, avec Adrien Enfedaque, conservateur du patrimoine du Musée des Beaux-Arts d'Agen.

Informations Pratiques

**Musée des Beaux-Arts
Place du Docteur Esquirol**

47916 AGEN Cedex

Horaires	Ouvert tous les jours de 10h à 12h30 et de 13h30 à 18h sauf le mardi.
Contact	Adrien Enfedaque, Conservateur Adrien.enfedaque@agglo-agen.fr 05 53 69 47 83
Téléphone	05 53 69 47 23
Site internet Facebook Instagram	www.agen.fr/musee facebook.com/musee.agen instagram.com/musee.agen
Localisation	Sur l'axe Bordeaux-Toulouse, à 110 km de Toulouse, et 140 km de Bordeaux
Droits d'entrée du musée	Plein tarif (individuel) : 5,50 €* Gratuit : moins de 18 ans, étudiants de 26 ans, adhérents d'Arimage, Passmusée* Passmusée d'Agen : 16,65 €* (entrées illimitées toute l'année au musée, collections permanentes et expositions au musée) *Attention : à partir du 1^{er} janvier tous les tarifs seront révisés.

